

Éditorial

Claudie Danziger

Nous étions neuf à table ce soir-là. La conversation commença, douce, chacun demandant ce que les autres avaient fait de cette journée. L'un raconta que, curieusement, les circonstances l'avaient contraint à manger de la morue au déjeuner et, bien qu'elle fût fort bonne, il en avait ressenti une sorte de malaise qui avait duré jusqu'au soir. Il avait le sentiment que le désagrément éprouvé tenait moins au plat lui-même qu'au souvenir qu'il évoquait. Des années de pension scandées par l'implacable morue hebdomadaire affluaient tout à coup à sa mémoire, apportant avec elles le goût amer d'une enfance triste et monotone. L'évocation de ce souvenir fut contagieuse et chacun découvrit, intacte en lui, l'émotion ancienne des nourritures d'enfance.

C'est que nos souvenirs ne grandissent pas. Se souvenir, c'est redevenir l'enfant qu'on était. Si l'évocation de certains plats suscite chez l'adulte que nous sommes devenus un souvenir si précis, un ton si vibrant, des images si nettes de tendresse, de nostalgie ou, au contraire, de rejet, c'est que la nourriture d'enfance n'est pas seulement un aliment : elle est affectivité qui s'énonce. Elle est aussi la première expérience d'amour : corps à corps et cœur à cœur entre la mère et l'enfant.

Enfance heureuse, douce enfance, les souvenirs alors fleurissent, entraînant avec eux, tels des mottes de terre, l'odeur d'un chocolat chaud, le doré d'un gâteau, la fraîcheur d'une orange, le réconfort d'un thé. Des mets comme des caresses et l'œil de la mère qui veille : sentiment qu'elle nous protège, nous soustrait au danger. Bien-être de se sentir aimé.

Délicieuses nourritures de l'enfance qui entraînent avec elles tout un cortège de réminiscences : goûters que l'on dévore dans le secret d'un jardin, pomme que l'on croque un livre à la main, mûres et framboises qui nous font défaillir, cerises mangées à en mourir, pralines convoitées... Et aussi des images : les cuisines, impétueux navires, et à leur tête les mères, les grand-mères, quels fameux capitaines !

Mais il n'y a pas d'amour heureux et les nourritures d'enfance s'ourlent d'ombre. Si la nourriture est source de plaisir, elle est aussi le champ d'expériences pénibles. Tout en comblant la faim, elle crée l'inassouvi. Du désir satisfait peut naître l'insatiable, car la mère, elle, ne se donne pas à manger. Cette part d'elle qui lui échappe fait naître chez l'enfant le sentiment d'absence, la conscience que le rêve de fusion est un impossible désir. Ainsi sommes-nous jetés dans l'effroi de la séparation et de la faille que la nourriture tente en vain d'adoucir.

Alors viennent d'autres souvenirs : repas à la cantine, vacances passées loin d'elle, soirs où elle s'absente. Impression d'abandon, anxiété qui se lève, et tout d'un coup, comme une fragrance, cette pensée qui surgit pour la première fois : ne pas être aimé.

Comme elle est dure à avaler la nourriture étrangère lorsque le désarroi s'installe et que l'on est un petit enfant ! Première expérience de l'être seul au monde, théâtre de la vérité, la nourriture renvoie l'enfant à lui-même, en solitude.

D'autres mémoires affleurent ; celles-là parlent de guerre, de nourritures ennemies : abus de pouvoir de la famille quand il faut finir l'assiette, menaces qui font peur : « Si tu ne manges pas ta soupe, tu ne grandiras pas. » Punitives, trahisons, où est la mère amie ?

Parfois, l'enfant à son tour devient traître : il refuse de manger, il n'a pas d'appétit. L'obstiné prend plaisir à affoler la mère, à la pousser hors d'elle. Lui vient le goût du risque, le vertige de tout perdre. La nourriture d'enfance se fait champ de bataille ; dans la confusion, haine et amour s'emmêlent.

Mots et mets se confondent, troublante alchimie, cuisine magique où s'élabore une langue de désir dont la bouche est le lieu. La nourriture d'enfance est langage. Elle exprime ce qui se dit et aussi ce qui est tu. S'y entend ce que l'on veut. On y découvre le goût du rêve, on y attrape le goût du jeu, celui aussi des métaphores et de toutes métamorphoses. L'enfant pressent des sortilèges... Nourritures d'enfance et contes de fées renvoient au même mystère.

« Tout se goûte, tout s'écoute, se regarde et se parle » : la nourriture est éveil à la sensualité, « illumination des papilles neuves », joie de « diriger ses subtiles antennes vers ce qui se contemple, s'écoute, se palpe, se respire... » plaisir des sens qui entraîne le plaisir de nommer, tandis que les odeurs, les couleurs, les bruits se gravent dans la mémoire. Mais que bien plus tard nous revienne le souvenir d'un goût d'enfance et voilà notre cœur tendu, cherchant vainement à remonter à l'odeur véritable dans une nostalgie de paradis perdu. L'odeur est là tout près, et cependant insaisissable : ce n'est pas ça, ce n'est jamais ça...

Du goût pour les mets au goût pour les autres, il n'y a qu'un pas : le repas suscite la rencontre. Il est rite social. Élevé à la dignité de grande personne, l'enfant y apprend l'autre, le partage, les sentiments humains, les différences et aussi les contraintes.

L'effraction à la règle, l'attrait des nourritures interdites sont acte initiatique. Que serait un enfant qui ne désobéit pas ? L'équilibre entre ordre et désordre est à trouver ; c'est dans cet entredeux, cette forme de syncope, que la personnalité de l'enfant s'épanouit, qu'il devient grand.

Si les nourritures d'enfance s'inscrivent à jamais au cœur de la mémoire, y laissant leur empreinte, dilatant des odeurs, c'est que ces nourritures sont notre enfance même. Heureuse ou malheureuse, c'était la nôtre. Elle nous colle à l'âme. Nous en sommes captifs. On ne guérit pas de l'enfance. On n'éteint pas les étoiles aux deux. On vit et, tout à coup, en nous, se lèvent des regrets, un vague de mémoire, quelque chose d'un peu triste, une sorte de faim. Ce n'est rien. C'est juste un souvenir, l'ombre du passé...

Claudie Danziger